

L'ŒIL DU LÉOPARD

HENNING MANKELL

L'ŒIL DU LÉOPARD

r o m a n

TRADUIT DU SUÉDOIS

PAR AGNETA SÉGOL ET MARIANNE SÉGOL-SAMOY

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR ANNE FREYER-MAUTHNER

Titre original : *Leopardens öga*

© original : 1990, Henning Mankell

Éditeur original : Ordfront Förlag, Stockholm pour l'édition 1990

ISBN : 978-91-7343-170-5

et

Leopard förlag, Stockholm, pour l'édition 2008

ISBN : 978-91-7343-167-5

Cette traduction est publiée en accord avec Leopard förlag, Stockholm,
et l'agence littéraire Leonhardt & Høier, Copenhague

ISBN 978-2-02-108021-6

© Avril 2012, Éditions du Seuil pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

I

Mutshatsha

Il se réveille dans la nuit africaine avec la soudaine impression d'avoir le corps fendu en deux. Ses intestins ont explosé et son sang ruisselle le long de son visage et de sa poitrine.

Épouvanté, il tâtonne le mur, trouve l'interrupteur, tourne le bouton mais la lampe ne s'allume pas. L'électricité a encore été coupée, constate-t-il. Il passe sa main sous le lit, attrape une lampe de poche. Les piles sont mortes. Rien à faire, il restera dans le noir.

Non, ce n'est pas du sang, s'efforce-t-il de penser. J'ai une crise de paludisme et c'est la transpiration qui suinte de mon corps. La fièvre me fait faire des cauchemars. Le temps et l'espace se disloquent, je ne sais pas où je suis, je ne sais même pas si je suis encore en vie...

Des insectes, attirés par l'humidité que secrètent ses pores, envahissent son visage. Il lui faut se lever, aller chercher une serviette. Mais il sait que ses jambes ne le porteront pas et qu'il sera obligé de se déplacer en rampant. Et peut-être n'aura-t-il pas la force de regagner son lit. Si je meurs, se dit-il, je veux au moins être couché dans mon lit.

Une nouvelle poussée de fièvre s'annonce.

Je ne veux pas mourir par terre, nu, le visage plein de cafards.

Il serre le drap humide entre ses doigts et se prépare à subir

un accès de fièvre qui sera encore plus violent que les précédents. D'une voix faible, à peine audible, il appelle Luka, mais dehors il n'y a que le chant des cigales et le silence de la nuit africaine.

Luka est peut-être assis devant ma porte, se dit-il avec angoisse. Il est peut-être là à attendre ma mort.

Une tempête foudroyante soulève des vagues de fièvre qui s'emparent de son corps. Sa tête brûle, comme si des milliers d'insectes perçaient son front. Lentement il sombre dans des passages souterrains où il voit surgir des visages déformés par le cauchemar. Il perd connaissance.

Il ne faut pas que je meure maintenant, se dit-il en serrant fort le drap entre ses mains.

Mais la maladie est plus forte que sa volonté. La réalité se découpe en tronçons impossibles à remettre bout à bout. Il se retrouve soudain sur le siège arrière d'une vieille Saab lancée à l'aveuglette à travers les immenses forêts du nord de la Suède. Qui est au volant ? Il ne voit qu'un dos noir, un corps sans cou et sans tête.

C'est la fièvre, se répète-t-il. Je dois garder à l'esprit que toutes ces horreurs sont dues à la fièvre.

Tout d'un coup, il se met à neiger dans sa chambre. De gros flocons blancs tombent sur son visage et il fait soudain très froid.

Tiens, il neige en Afrique. C'est étrange, ça n'arrive jamais. Il faut que je trouve une pelle. Il faut que je me lève pour aller déblayer sinon je vais être enseveli.

Il appelle de nouveau Luka. Toujours en vain. Si je survis à cette crise, je le vire, essaie-t-il de se consoler.

Des bandits, poursuit-il confusément. Ce sont eux qui ont coupé les fils électriques.

Il tend l'oreille. Quelqu'un se déplace discrètement de l'autre côté du mur. Il prend son revolver sous l'oreiller,

s'oblige à s'asseoir, dirige l'arme vers la porte d'entrée en la tenant des deux mains. Avec un désespoir grandissant il se rend compte qu'il n'aura pas la force d'appuyer sur la détente.

Je vais virer Luka. C'est lui qui a coupé les fils, c'est lui qui a fait venir les bandits. Il faut que je pense à le virer dès demain.

Les flocons de neige continuent à tomber, il essaie d'en attraper quelques-uns avec la bouche du canon de son revolver mais ils fondent à vue d'œil.

Mes chaussures ! Il me faut mes chaussures, sinon je vais crever de froid.

En déployant un effort surhumain, il s'agrippe au bord de son lit et se penche sur le côté à la recherche de ses chaussures mais il ne trouve que la lampe de poche inutilisable.

Les bandits ont volé mes chaussures, murmure-t-il, épuisé. Ils sont entrés pendant mon sommeil. Ils sont peut-être encore là...

Il tire un coup de revolver au hasard, le recul le pousse violemment en arrière contre les coussins. Le bruit résonne dans l'obscurité.

Il éprouve soudain un grand calme, presque une certaine satisfaction.

C'est Luka qui a tout manigancé. Il a comploté avec les bandits et c'est lui qui a coupé les fils électriques. Maintenant que je l'ai démasqué, il n'a plus de pouvoir. Je vais le mettre à la porte. Je vais le chasser de la ferme.

Ils ne m'auront pas. Je suis plus fort qu'eux.

Les insectes continuent à percer des trous dans son front et il est épuisé. L'aube est-elle encore loin ? Il faut qu'il dorme. Les crises de paludisme se succèdent et sont la cause de tous ces cauchemars.

Je dois arriver à faire la différence entre mon imagination et la réalité. Il ne neige pas et je ne suis pas assis sur le siège arrière d'une vieille Saab qui fonce à travers les forêts

suédoises. Je suis en Afrique. Pas dans le Härjedalen. Et ça depuis dix-huit ans. C'est la fièvre qui me brouille l'esprit et qui fait ressurgir mes vieux souvenirs, c'est à cause d'elle que je confonds le passé et le présent. Il faut que j'arrive à faire la part des choses.

Les souvenirs sont des objets morts qui doivent être conservés au frais et en lieu sûr. La réalité exige que je reste lucide mais la fièvre dérègle mon orientation interne. Il faut que je garde ça en tête. Je suis en Afrique depuis maintenant dix-huit ans. Ce n'était pas prévu, mais c'est ainsi.

Je ne compte plus mes crises de paludisme. Elles sont parfois d'une violence extrême – comme aujourd'hui –, parfois elles ne sont qu'une ombre légère qui passe furtivement sur mon visage. La fièvre me tend des pièges, elle m'égare, elle provoque une chute de neige alors qu'il fait plus de trente degrés. Je suis toujours en Afrique. Je suis ici depuis le jour où j'ai débarqué à l'aéroport de Lusaka. J'étais venu pour quelques semaines, mais mon séjour s'est prolongé. Voilà la vérité. Et la neige n'en fait pas partie.

Sa respiration est courte et saccadée, la fièvre danse dans son corps et l'entraîne vers le point de départ, vers ce matin, il y a dix-huit ans, où il a senti la chaleur du soleil africain sur sa peau pour la première fois.

Un moment de lucidité surgit à travers les brumes de la fièvre. Il passe sa main sur son visage pour chasser un gros cafard qui chatouille sa narine avec ses antennes et il se revoit subitement dans l'ouverture de la porte de l'avion. Il est là, debout en haut de la passerelle qui vient d'être installée.

Sa première impression de l'Afrique est la puissance du soleil qui rend le tarmac aveuglant. Puis une odeur légèrement amère, celle d'une épice inconnue ou d'un feu de charbon de bois.

C'était exactement ça, se dit-il. Jusqu'à la fin de ma vie, je

me rappellerai ce moment alors que tant d'autres événements survenus depuis se sont effacés de ma mémoire. Je me suis habitué à l'Afrique. Je sais que je n'aurai plus jamais l'esprit tranquille en pensant à ce continent meurtri et blessé... Moi, Hans Olofson, je me suis fait à l'idée que je n'arriverai jamais à comprendre plus qu'une infime partie de ce continent. Mais malgré ce handicap, j'ai persévéré. Je suis resté. J'ai appris l'une des nombreuses langues du pays et je suis devenu le patron de plus de deux cents Africains.

J'ai appris à supporter l'étrange condition d'être à la fois aimé et haï. Tous les jours, je me trouve en face de deux cents Noirs qui veulent m'assassiner, me trancher la gorge, dévorer mon cœur.

Au bout de dix-huit ans, je m'étonne toujours de me réveiller le matin et d'être encore en vie. Tous les soirs je vérifie mon revolver, je fais tourner le barillet pour m'assurer que personne n'a remplacé les cartouches par des douilles vides.

Moi, Hans Olofson, j'ai appris à supporter la plus grande des solitudes. Jamais auparavant je n'ai eu autour de moi autant d'êtres qui demandent mon attention, attendent mes décisions tout en me guettant dans l'obscurité et en me surveillant de leurs yeux invisibles.

Mon souvenir le plus net est celui où je suis descendu de l'avion à l'Aéroport international de Lusaka il y a dix-huit ans. Je puise force et courage dans cet instant et j'y reviens sans cesse. Mes intentions et mes projets étaient alors encore clairs...

Aujourd'hui, ma vie n'est plus qu'une errance à travers des jours teintés d'irréalité. La vie que je mène ici n'est ni la mienne, ni celle d'un autre. Je réussis autant que je rate ce que je décide d'accomplir.

Je suis constamment étonné par ce qui s'est passé. Qu'est-ce

qui m'a conduit ici ? Qu'est-ce qui m'a fait entreprendre ce long voyage d'une Suède recouverte de neige vers une Afrique qui ne m'a jamais demandé de venir ? Je n'arrive pas à comprendre la manière dont ma vie s'est déroulée.

Ce qui m'intrigue le plus, c'est que je suis ici depuis dix-huit ans. J'avais vingt-cinq ans quand j'ai quitté la Suède, à présent j'en ai quarante-trois. Mes cheveux sont gris depuis longtemps déjà, ma barbe que je n'ai jamais eu le courage de raser est toute blanche. J'ai perdu trois dents, deux en bas, une en haut. Il manque une phalange à mon annulaire droit. Par périodes, je souffre de douleurs aux reins. Je retire régulièrement des vers blancs qui se nichent sous la peau de mes pieds. Les premières années, je me servais d'une pince à épiler stérilisée et de ciseaux à ongles pour les enlever. Aujourd'hui je prends ce que j'ai sous la main, un clou rouillé ou autre chose, et je creuse mes talons pour retirer les parasites.

Parfois j'essaie de considérer toutes ces années en Afrique comme une parenthèse dans ma vie. Je finirai peut-être par me rendre compte qu'elles n'ont jamais existé autrement que dans un rêve délirant. Je me réveillerai peut-être le jour où je parviendrai enfin à m'en aller d'ici. Et cette parenthèse s'effacera, forcément...

La fièvre projette Hans Olofson contre des récifs invisibles qui déchirent son corps. Pendant de brefs instants, la tempête se calme et il se sent transformé en un bloc de glace ballotté par les flots. Mais au moment où le froid menace d'atteindre son cœur, la tempête forcit et la fièvre le pousse de nouveau contre les récifs bouillonnants.

Dans ses rêves agités où ses démons font rage, il revient sans cesse au jour de son arrivée en Afrique, au soleil blanc, au long voyage qui l'a conduit à Kalulushi et à cette nuit, il y a dix-huit ans.

L'accès de fièvre se tient devant lui, sous la forme d'un

L'ŒIL DU LÉOPARD

être malveillant sans cou et sans tête. Il serre désespérément son revolver dans sa main comme si celui-ci constituait son salut ultime.

Les crises de paludisme vont et viennent.

Hans Olofson, qui a grandi dans une misérable maison en bois sur les bords du Ljusnan, tremble et frissonne sous ses draps mouillés.

Le passé qui se dégage de ses rêves reflète une histoire qu'il espère encore réussir un jour à comprendre...

La bourrasque de neige le ramène à son enfance.

Au cœur de l'hiver 1956. Il est quatre heures du matin et le froid couine dans les poutres de la vieille maison. Ce n'est pas ce bruit qui le réveille, mais les raclements et les murmures venant de la cuisine. Son père est de nouveau en train de lessiver le plancher. Vêtu d'un pyjama bleu taché de tabac à priser, des grosses chaussettes aux pieds déjà trempées par l'eau qu'il déverse avec rage, il chasse ses démons dans la nuit hivernale. Pendant que l'eau chauffait sur la cuisinière, il est sorti dans le froid à moitié nu pour enchaîner les deux chiens à l'abri à bois.

Et à présent il frotte. Il attaque furieusement la crasse qu'il est le seul à voir. Il jette de l'eau bouillante sur les toiles d'araignées qui se forment sous ses yeux, il lance un seau dans la hotte de la cuisinière, persuadé qu'un nœud de vipères s'y cache.

Hans Olofson est là, allongé dans son lit. Le gamin de douze ans a remonté sa couverture jusqu'au menton et écoute la scène. Il n'a pas besoin de se lever et de traverser sa chambre glacée sur la pointe des pieds pour aller regarder, il sait. À travers la porte, il entend le grommellement de son père, son rire nerveux, sa colère désespérée.

C'est toujours la nuit que ça se produit.

La première fois, il avait cinq ou six ans. Il s'était levé et, dans la pâle lumière de la lampe recouverte de buée, il avait vu son père patauger dans l'eau savonneuse, ses cheveux bruns ébouriffés, et il avait compris, sans le formuler en mots, qu'il était lui-même devenu invisible. Son père avait à l'esprit d'autres images quand il se démenait avec la brosse. Lui seul les voyait. Pour le fils, c'était encore plus effrayant que si son père avait brandi une hache au-dessus de sa tête.

Quand il est là dans sa chambre, à écouter, il sait que les jours qui suivront seront calmes. Son père restera quelque temps dans son lit avant d'enfiler de nouveau ses vêtements de travail pour retourner dans la forêt, où il abat des arbres pour Iggesund ou Marma Långrör.

Jamais le père et le fils n'évoqueront ce nettoyage nocturne. Pour le garçon, cette vision s'éloignera comme un mauvais rêve jusqu'à la prochaine fois où il sera réveillé par la chasse aux démons de son père.

Mais, à présent, nous sommes en février 1956. Hans Olofson a douze ans. Dans quelques heures il va s'habiller, avaler quelques tranches de pain, prendre son sac à dos et sortir dans le froid hivernal pour se rendre à l'école.

L'obscurité de la nuit est une personne ambiguë, à la fois amie et ennemie. C'est elle qui fait remonter à la surface les cauchemars et les terreurs. C'est elle qui transforme les poutres tourmentées par le froid en mains menaçantes. Mais l'obscurité est aussi amicale puisque c'est sous sa protection qu'il peut élaborer ses rêves et échafauder ce qu'on appelle l'avenir.

Il va quitter définitivement cette vieille maison isolée au bord du fleuve, il va traverser le pont, disparaître sous ses travées pour parcourir le monde. Enfin, pour commencer, il ira dans l'Orsa Finnmark.

Pourquoi suis-je moi ? se demande-t-il.

Moi et pas quelqu'un d'autre ?

Il se rappelle très bien la première fois où cette pensée a pris forme dans sa tête.

C'était une belle soirée d'été. Il avait joué dans la briqueterie désaffectée, derrière l'hôpital. Lui et ses copains s'étaient divisés en deux groupes : les amis et les ennemis, sans donner d'autres précisions. À tour de rôle, ils attaquaient et défendaient le bâtiment partiellement effondré. Ils avaient pris l'habitude de jouer là, non seulement parce que c'était interdit mais aussi parce que cette ruine leur offrait un décor modifiable à l'infini. La bâtisse, ayant perdu son identité, changeait constamment d'aspect à travers leurs jeux. Les gens qui y avaient travaillé n'étaient plus là pour la défendre et les enfants étaient devenus les maîtres des lieux. Il arrivait qu'un parent en colère vienne arracher son enfant de cet endroit dangereux, mais c'était rare. Il y avait des puits dans lesquels ils risquaient de tomber, des échelles pourries qui menaçaient de se casser, de lourdes portes rouillées qui n'attendaient qu'à écraser leurs mains et leurs jambes. Mais les enfants étaient conscients des dangers et les évitaient. Ils avaient repéré les chemins les plus sûrs dans le bâtiment gigantesque.

Et c'était là, dans cette douce soirée d'été, caché derrière un vieux four en attendant que ses copains le trouvent, qu'il s'était demandé pour la première fois pourquoi il était lui et pas quelqu'un d'autre. L'idée l'avait à la fois excité et bouleversé. Comme si un inconnu s'était introduit dans sa tête et lui avait chuchoté le mot de passe qui permettait d'accéder à l'avenir. Toutes ses réflexions, l'idée même de réfléchir, venaient de cet inconnu qui lui délivrait son message dans sa tête avant de disparaître.

Ce soir-là, il avait discrètement quitté les autres pour descendre au bord du fleuve en passant parmi les pins qui entouraient la briqueterie abandonnée.

La forêt était calme. Les nuées de moustiques n'avaient

pas encore envahi la bourgade située dans une boucle que le fleuve avait formée dans sa longue descente vers la mer. Une corneille hurlait sa solitude du haut d'un pin tordu avant de s'envoler au-dessus de la crête de la colline, à l'endroit où le chemin de Hede serpentait vers l'ouest. La mousse était douce et souple sous ses pieds. Il avait abandonné le jeu et, pendant qu'il marchait vers le fleuve, son existence avait basculé. Tant qu'il n'était pas conscient de sa propre identité, tant qu'il n'était qu'*un* parmi les autres, il était immortel. C'est là le privilège de l'enfant. Le sens même de l'enfance. Or, lorsque cette question inconnue avait surgi dans sa tête – pourquoi je suis moi ? –, il était devenu un être spécifique et donc mortel. À présent, sa décision était prise : il était lui et ne serait jamais quelqu'un d'autre. Il avait compris l'inutilité de se dérober. Il avait une vie devant lui, une seule, et, tout au long de cette vie, il serait lui.

Arrivé au bord du fleuve, il s'était assis sur une pierre pour contempler l'eau sombre qui descendait lentement vers la mer. Une barque attachée à une chaîne frottait contre la berge. Il avait compris à quel point il était facile de disparaître. De disparaître du village. Mais jamais de lui-même.

Il était resté longtemps au bord de l'eau à devenir un homme. Des limites s'étaient progressivement tracées. Plus jamais il ne jouerait comme avant. Le jeu ne serait plus qu'un jeu. Rien d'autre.

Il avait ensuite remonté la berge en escaladant les pierres. Lorsqu'il avait aperçu sa maison, il s'était assis sur un arbre déraciné qui sentait la pluie et la terre et avait regardé les volutes de fumée monter de la cheminée.

À qui allait-il raconter sa grande découverte ? À qui pourrait-il se confier ?

Il avait de nouveau lancé un regard vers la maison. Peut-être pourrait-il frapper à la vieille porte fissurée du rez-de-

chaussée pour parler avec Karlsson, le transporteur d'œufs ? Il pourrait demander à entrer dans sa cuisine, où flottait toujours une odeur de graisse rance, de laine mouillée et de pisser de chat. Mais Karlsson ne parlait avec personne. Il s'enfermait derrière sa porte comme dans une coquille en acier. Hans Olofson ne savait pas grand-chose de lui à part qu'il était sauvage et revêche. Et qu'il faisait le tour des fermes à vélo pour acheter des œufs qu'il livrait ensuite à différentes épiceries. Il travaillait le matin et passait le restant de la journée derrière sa porte fermée.

Toute la maison portait l'empreinte du silence de Karlsson, le transporteur d'œufs. Elle planait comme de la brume au-dessus des groseilliers mal entretenus, du champ de pommes de terre, du palier et de l'escalier qui montait au premier étage, où vivaient Hans Olofson et son père.

Il ne pouvait pas non plus se confier à la vieille Westlund qui habitait, elle aussi, au rez-de-chaussée, en face de chez Karlsson. Au lieu de l'écouter, elle se plongerait dans sa broderie et lui infligerait son sempiternel message religieux.

Le petit appartement qu'il partageait avec son père était situé sous les combles. Il ne lui restait plus qu'à aller parler avec Erik Olofson, né à Åmsele, loin de ce trou glacial, loin de ce village oublié dans le cœur du Härjedalen, au plus profond de la mélancolie du nord de la Suède. Hans Olofson savait à quel point son père souffrait de vivre aussi loin de la mer, de devoir se contenter d'un fleuve engourdi. Avec son intuition d'enfant, il comprenait qu'il était impossible qu'un marin se plaise dans un endroit où l'horizon était caché par une forêt dense, recouverte de givre. Une carte marine pâlie était épinglée dans la cuisine. Elle représentait l'île Maurice, La Réunion et la côte australe de Madagascar, baignées par des eaux dont la profondeur atteignait par endroits quatre mille mètres. Cette carte rappelait constamment qu'un marin

s'était trompé de destination, qu'un marin avait réussi l'incroyable exploit d'échouer dans un endroit loin de la mer.

Sur la hotte de la cuisine était posé un globe en verre avec à l'intérieur un trois-mâts acheté dans une boutique indienne obscure à Mombasa pour une livre anglaise et rapporté plusieurs dizaines d'années auparavant. Dans cette partie froide du monde où vit le cristal de neige mais pas le jacaranda, on avait l'habitude de décorer les murs avec des têtes d'élans et des queues de renards. Ici ça ne sentait pas les feux de camp et le sel drainé par la mousson mais les aires et les bottes en caoutchouc mouillées. Dans cette maison, il y avait cependant un trois-mâts portant un nom plein de rêves : la *Célestine*. Depuis longtemps déjà, Hans Olofson avait décidé qu'il ne pourrait épouser qu'une femme qui s'appellerait Célestine. Sinon, ça serait une trahison envers son père et le bateau, et également envers lui-même.

Hans sentait intuitivement qu'il existait un lien entre le trois-mâts dans son globe poussiéreux et les nuits de désespoir où son père frottait le sol de la cuisine. Il devinait que ce marin, qui avait échoué dans une forêt nordique où il était impossible de calculer sa position et de mesurer la profondeur de la mer, portait en lui un cri de détresse refoulé. Lorsque la souffrance lui devenait insupportable, il sortait les bouteilles et récupérait les cartes marines dans le coffre en bois, pour sillonner de nouveau les océans et se transformer lui-même en une épave aux rêves hallucinatoires noyés dans l'alcool.

Les réponses se trouvaient toujours ailleurs.

Sa mère avait disparu. Un jour elle n'était plus là, tout simplement. À l'époque, il était si petit qu'il ne se souvenait de rien, ni d'elle ni de son départ précipité. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il y avait deux photos d'elle dans le journal de bord inachevé que son père avait caché derrière le poste de radio. Et que son nom était Mary.

Ces deux photos évoquaient pour lui l'aube et le froid. Elles montraient un visage rond aux cheveux bruns, une tête légèrement penchée, peut-être un sourire esquissé. Au verso était écrit *Atelier Strandmark, Sundsvall*.

Parfois il se représentait sa mère comme une figure de proue sur un navire qui avait sombré après une violente tempête sur les mers du Sud et qui reposait maintenant dans sa tombe à quatre mille mètres de profondeur. Il imaginait son mausolée invisible quelque part sur la carte marine épinglée dans la cuisine. Peut-être au large de Port-Louis ou à proximité des récifs devant la côte australe de Madagascar.

Elle n'avait pas voulu. C'est l'explication qu'il avait obtenue. Les rares fois où son père évoquait son départ, il utilisait toujours les mêmes mots.

Elle était quelqu'un qui n'avait pas voulu.

Il comprenait qu'elle avait disparu avec sa valise de façon précipitée et inattendue. Un jour, elle n'était plus là, tout simplement. Quelqu'un l'avait vue monter dans le train vers Orsa et Mora. Les forêts finnoises s'étaient refermées derrière elle.

Sa seule réaction face à la disparition de sa mère était un désespoir muet et infini. Il supposait qu'ils en partageaient la culpabilité, lui et son père. Ils n'avaient pas été à la hauteur. Elle les avait abandonnés, sans jamais leur donner le moindre signe de vie.

Il n'était pas sûr qu'elle lui manquait. Elle n'était plus qu'une image. Sa mère n'était pas un être de chair et de sang qui riait, faisait des lessives et lui remontait sa couverture quand le froid de l'hiver pénétrait dans la maison. La peur le tenaillait. Et la honte d'avoir été jugé indigne.

Très tôt, il avait décidé de partager le mépris dans lequel les honnêtes villageois enfermaient cette mère indigne. Il leur donnait raison et c'était serrés dans l'étau des convenances qu'ils vivaient leur vie commune, lui et son père, dans leur

maison aux poutres qui hurlaient la misère tout au long des hivers interminables. Parfois, Hans Olofson imaginait que leur maison était un navire qui avait jeté l'ancre pendant la période hivernale. Les laisses des chiens devant l'abri à bois étaient en fait des câbles d'ancrage, et le fleuve un bras de mer. Le logement sous les combles était la cabine du commandant, l'étage en dessous appartenait à l'équipage. L'attente du vent était longue, mais le jour viendrait où ils remonteraient les ancres des profondeurs, et, ce jour-là, la maison descendrait le fleuve toutes voiles dehors. Après un dernier salut à la hauteur du parc, là où le fleuve formait une boucle, elle serait emportée vers le large. Vers un *ailleurs* qui n'impliquerait pas de retour.

Dans une tentative maladroite de comprendre, il inventa la seule explication plausible au séjour prolongé de son père dans ce village desséché.

S'il sortait tous les jours dans la neige profonde avec ses outils, c'était pour abattre la forêt qui lui cachait la mer, qui l'empêchait de se poster pour repérer les horizons lointains. Il coupait les arbres, les uns après les autres, il arrachait l'écorce de leur tronc pour ouvrir progressivement le paysage vers d'autres horizons. Le marin échoué avait entrepris de se frayer un chemin vers les rivages lointains.

Mais la vie de Hans Olofson ne se limitait pas à l'absence douloureuse de sa mère et à l'alcoolisme périodique de son père. Il leur arrivait, à son père et à lui, d'étudier en détail la mappemonde et les cartes marines, ils débarquaient dans les ports que son père connaissait déjà et, en imagination, ils découvraient des endroits qui les attendaient. Les cartes marines étaient décrochées du mur, déroulées sur la table et maintenues à plat avec des cendriers et des tasses ébréchées. Les soirées se prolongeaient souvent car Erik Olofson était un bon conteur. Dès l'âge de douze ans, Hans pos-

sédait des connaissances détaillées sur des endroits lointains tels que Pamplémousse et Bogamaio, il avait appris les plus grands secrets de la navigation, il était au fait de l'histoire de navires mystérieusement disparus, de pirates et de marins inégalables. Sans vraiment comprendre, il avait mentalement enregistré le monde mystérieux et l'organisation compliquée des comptoirs et des affréteurs. Il avait l'impression d'avoir approché l'origine de la connaissance. Il percevait l'odeur de suie à Bristol, voyait l'indescriptible saleté de l'Hudson River, sentait la mousson changeante de l'océan Indien, admirait la beauté menaçante des icebergs et entendait le cliquettement des feuilles des palmiers.

– Ici on entend murmurer les feuilles, disait Erik Olofson, mais dans les tropiques les palmiers cliquent.

Hans essayait de reproduire le son en tapant une fourchette contre un verre, mais les palmiers refusaient obstinément de cliquer. Ils murmuraient comme les sapins qui l'entouraient.

Il avait voulu expliquer à son professeur que les palmiers cliquetaient et qu'il existait des nénuphars grands comme le cercle central d'une patinoire de hockey, mais on s'était moqué de lui et on l'avait traité de menteur. Le principal, M. Gottfried, un homme au visage rougeaud, était sorti précipitamment de son bureau nauséabond où il buvait du vermouth à longueur de journée pour essayer de combattre son dégoût grandissant pour l'enseignement. Il avait tiré Hans Olofson par les cheveux tout en lui dressant un tableau effrayant de ce qui attendait celui qui osait entrer dans le pays du mensonge.

Plus tard, seul dans la cour et exposé aux moqueries, Hans avait décidé de ne plus jamais partager ses connaissances exotiques. Les habitants de ce trou enneigé aux baraques misérables étaient incapables de comprendre les vérités qui voguaient sur les mers.

Il était rentré les yeux rougis et enflés, et avait mis des

pommes de terre à bouillir en attendant son père. Peut-être est-ce à ce moment-là qu'il avait décidé que sa vie serait un voyage ininterrompu. Devant la casserole et sous les chaussettes accrochées au-dessus de la cuisinière, l'Esprit du voyage avait pris possession de lui.

Des voiles, avait-il pensé, des voiles rapiécées, des voiles réparées...

Le soir, dans son lit, il avait demandé à son père de lui parler encore une fois des nénuphars de l'île Maurice et il s'était endormi apaisé par la conviction que le principal brûlerait dans l'enfer réservé à ceux qui ne font pas confiance aux récits d'un marin.

Erik Olofson terminait généralement ses journées en écoutant la radio, assis sur sa chaise défoncée, une tasse de café à la main. Il laissait les ondes de l'éther bruire tout doucement. Comme si le bruissement était un message suffisant, la respiration de la mer lointaine. Les deux photos brûlaient dans son journal de bord. Il était seul à guider son fils. Il avait beau abattre des arbres, la forêt devenait de plus en plus dense. Au fond de lui il se disait que son véritable échec, c'était de continuer à supporter sa vie ici.

Pour combien de temps encore ? Quand allait-il craquer comme un verre resté trop longtemps sur le feu ?

Les ondes de l'éther bruissaient et il se demandait encore une fois pourquoi elle l'avait quitté, pourquoi elle avait abandonné son fils. Pourquoi elle s'était comportée comme un homme ? Les pères abandonnent, les pères disparaissent. Mais pas les mères. Surtout de façon réfléchie et préméditée. Jusqu'à quel point est-il possible de comprendre quelqu'un ? Quelqu'un qui a vécu tout près, dans la sphère la plus proche ?

Assis dans la lumière glauque de la pièce, à côté de la radio, Erik Olofson cherchait à comprendre.

Mais les questions revenaient. Tous les soirs, il les retrou-

vait accrochées à leurs clous comme avant. Erik Olofson s'efforçait de pénétrer dans le mensonge pour essayer de comprendre. Pour essayer de supporter.

Le marin d'Åmsele et son fils de douze ans finissaient cependant par s'endormir. Les poutres couinaient et luttaient dans la nuit d'hiver. Un chien solitaire courait au clair de lune le long du fleuve.

Leurs deux chiens étaient couchés devant la cuisinière. Leur poil était ébouriffé et leurs oreilles se dressaient quand les poutres se plaignaient.

La maison au bord du fleuve dormait. L'aube était encore loin.

Une nuit en Suède, en 1956.

Lorsqu'il se remémore son départ pour l'Afrique, ce sont des images floues qui lui viennent.

Ses souvenirs sont une forêt devenue broussailleuse et Hans Olofson ne dispose pas d'outils pour défricher son paysage intérieur qu'il a de plus en plus de mal à embrasser du regard.

Il lui reste cependant quelques images précises de cette matinée de septembre 1969, lorsqu'il a quitté les horizons de son enfance et s'est envolé pour le monde.

Ce matin-là, le ciel suédois est lourd. L'humidité pénètre dans ses chaussures quand il traverse le tarmac pour monter dans un avion pour la première fois. Un immense tapis de nuages de pluie s'étend au-dessus de sa tête.

Je quitte la Suède avec des chaussettes mouillées, se dit-il. Si j'arrive à atteindre l'Afrique, j'emporterai sans doute avec moi un petit rhume comme cadeau de mon pays.

Il se retourne, mais les silhouettes grises sur la terrasse de l'aéroport d'Arlanda ne sont pas là pour lui. Personne n'est venu assister à son départ.

Au moment de l'enregistrement, il a soudain envie de garder son billet et de dire que c'est une erreur. Pourtant, il prend la carte d'embarquement qu'on lui tend et il remercie quand on lui souhaite bon voyage.

Première escale à Londres. Puis Le Caire, Nairobi. Enfin il atterrit à Lusaka.

Dans sa tête, il pourrait aussi bien être en route pour une constellation lointaine, la Lyre par exemple, ou pour une des étoiles fixes de la Ceinture d'Orion.

Tout ce qu'il sait sur Lusaka est que son nom vient d'un chasseur d'éléphants africain.

Mon voyage est aussi absurde que ridicule. Qui d'autre que moi aurait l'idée d'aller dans une mystérieuse mission au fin fond du bush zambien, au-delà des grandes routes qui mènent à Kinshasa et à Chingola ? Qui d'autre partirait en Afrique avec une vague impulsion pour seul bagage ? Je n'ai aucun projet organisé, personne ne m'accompagne au départ et personne ne m'attend à l'arrivée. Le voyage que je vais entreprendre est une échappatoire...

Voilà ce qu'il pense à ce moment-là. La suite reste floue. Il se souvient de s'être accroché à son siège quand l'appareil a pris de la vitesse. La carlingue vibrait, les moteurs à réaction chuintaient et Hans Olofson s'est élevé dans les airs en faisant une petite révérence.

Vingt-sept heures plus tard, il atterrit à l'Aéroport international de Lusaka. Exactement à l'heure prévue.

Bien entendu, personne n'est là pour l'accueillir.

Sa rencontre avec le continent africain n'a rien d'extraordinaire et ne signifie rien de particulier. Hans Olofson est un simple visiteur européen. Un homme blanc présomptueux et angoissé qui s'arrange avec ce qui lui est inconnu en le condamnant d'emblée.

Le désordre et le chaos règnent à l'aéroport. Les documents à remplir sont terriblement compliqués : les fiches d'information sont mal orthographiées, les contrôleurs des passeports n'ont aucune notion du temps et de l'organisation. Hans Olofson se range à la fin d'une queue interminable, mais en arrivant au guichet sur lequel des fourmis noires portent des bribes de nourriture invisibles il est brutalement dirigé vers une autre file. Il se rend compte qu'il a choisi celle réservée aux passagers munis d'un passeport ou d'un permis de séjour zambien. La sueur ruisselle le long de son corps, d'étranges odeurs inconnues s'infiltrent dans son nez. Il finit par obtenir un tampon, apposé à l'envers, et une date erronée censée indiquer son arrivée. Une Africaine d'une beauté époustouflante lui donne encore un formulaire à remplir. L'espace d'un instant, sa main effleure la sienne. Il inscrit consciencieusement le montant de ses devises.

À la douane, la pagaille est indescriptible. Des Africains agités poussent des chariots chargés de valises qu'ils jet-

tent ensuite par terre. Il finit par repérer la sienne, à moitié écrasée entre des cartons déchirés. Lorsqu'il se penche pour l'attraper, un violent coup dans le dos le fait tomber. Il se retourne mais ne voit personne qui s'excuse. Et personne ne semble s'être rendu compte de l'incident. Une marée humaine se presse vers les douaniers qui, sans ménagement, ordonnent aux gens d'ouvrir leurs bagages. Aspiré par la foule, il est poussé en avant et en arrière comme s'il était une pièce dans un jeu mécanique. Soudain, tous les douaniers disparaissent et il ne reste plus qu'un soldat dans un uniforme effiloché qui se gratte le front avec sa mitraillette. Il doit avoir moins de dix-sept ans.

Une porte fissurée s'ouvre et Hans Olofson pénètre en Afrique pour de bon. Il est assailli avant d'avoir le temps de rassembler ses esprits, des porteurs lui arrachent sa valise et des chauffeurs de taxi lui proposent bruyamment leurs services. On l'entraîne vers une voiture dans un état de délabrement indescriptible sur laquelle est écrit TAXI en grosses lettres criardes. Sa valise est chargée dans le coffre déjà occupé par deux poules aux pattes ligotées et dont la porte est sommairement attachée avec un fil de fer. Il s'affale sur une banquette arrière si défoncée qu'il a l'impression de s'asseoir à même le plancher. Un bidon d'essence qui fuit cogne contre son genou et quand il voit le chauffeur s'installer derrière le volant, une cigarette allumée entre les lèvres, il ressent pour la première fois de la haine pour l'Afrique.

La voiture ne va jamais démarrer, se dit Hans Olofson, accablé. Elle aura explosé avant de quitter l'aéroport... Le chauffeur, un garçon d'à peine quinze ans, relie deux fils qui pendent à côté du volant ; quand le moteur souffreteux se met en marche, il se retourne en souriant pour lui demander où il veut aller.

Chez moi, a envie de répondre Hans. Ou ailleurs. En tout

cas loin de ce continent qui me rend impuissant en me privant des outils de survie que je me suis fabriqués au cours de ma vie.

Il est interrompu dans ses réflexions par une main qui s'est introduite par le côté dépourvu de vitre et qui lui tâtonne le visage. Il sursaute, se retourne et rencontre les yeux vides d'une mendiante aveugle.

Le chauffeur rugit quelque chose dans une langue qu'il ne comprend pas et démarre sur les chapeaux de roue pendant que la femme pousse des cris désespérés. En même temps, Hans Olofson s'entend dire qu'il veut être conduit à un hôtel en ville.

– Pas trop cher, ajoute-t-il.

Il ne connaîtra jamais la réponse du chauffeur : celle-ci est noyée par le bruit d'un car au tuyau d'échappement puant qui les double en forçant le passage.

Sa chemise humide de sueur lui colle à la peau, il a déjà mal au dos à cause du siège inconfortable et il regrette de ne pas avoir pensé à fixer le prix avant de se laisser entraîner de force.

L'air incroyablement chaud et saturé d'odeurs mystérieuses inonde son visage. Un paysage écrasé par le soleil, comme une photographie surexposée, défile devant ses yeux.

Je ne vais pas en sortir vivant, se dit-il. Je vais mourir dans un accident avant d'avoir compris que je suis réellement arrivé en Afrique. Au même instant se produit ce qui ressemble à une confirmation de sa prophétie : la voiture perd une roue, dérape et se retrouve dans le fossé. Hans Olofson se cogne le front contre le bord métallique du siège avant et sort précipitamment de la voiture de crainte qu'elle n'explose.

Le chauffeur lui jette un regard étonné puis s'accroupit tranquillement pour examiner l'essieu vide. Il décroche ensuite du toit une roue de secours rapiécée et lisse qu'il monte sans se

presser. Le soleil aveuglant rend le monde blanc. Hans Olofson sent que des fourmis grimpent le long de ses jambes.

Pour retrouver son équilibre intérieur, il aimerait pouvoir poser son regard sur quelque chose de familier. Quelque chose qui lui rappellerait la Suède et sa vie. Il ferme les yeux et les odeurs africaines se confondent avec ses souvenirs d'avant.

Une fois la roue montée, le voyage reprend. Avec de grands mouvements de volant, le chauffeur roule vers Lusaka, qui constitue la prochaine étape dans ce cauchemar qu'est devenue la rencontre de Hans Olofson avec l'Afrique.

La ville se révèle être un véritable capharnaüm de voitures délabrées, de cyclistes hésitants et de vendeurs vociférants qui étalent leurs marchandises en pleine rue. Ça pue l'essence et le gaz d'échappement. Un essaim de mouches noires et vertes s'infiltré dans le taxi quand, à un feu rouge, ils s'arrêtent à côté d'un camion chargé de carcasses d'animaux. Hans Olofson rêve d'arriver et de pouvoir enfin fermer une porte derrière lui.

Le taxi finit par se garer devant un hôtel sous un jacaranda en fleurs. Hans Olofson donne au chauffeur le montant exigé bien qu'il soit exorbitant. Un Africain vêtu d'un uniforme usé et étriqué ouvre la portière non sans mal et l'aide à sortir.

Il passe ensuite plus d'une heure à la réception avant de réussir à savoir s'il y a une chambre de libre. Convaincu que des voleurs le guettent de partout, il garde sa valise entre ses pieds. Quand il inscrit pour la énième fois le numéro de son passeport sur une des innombrables fiches, il décide de l'apprendre par cœur. Il fait ensuite une demi-heure de queue pour changer de l'argent avant de remplir d'autres documents qu'il a le sentiment d'avoir déjà remplis.

Un porteur aux chaussures percées se charge de sa valise dans l'ascenseur brinquebalant et jusqu'à la chambre 212 de

l'hôtel Ridgeway, qui devient le premier lieu de répit de Hans Olofson sur ce nouveau continent. Dans un élan de révolte, il arrache ses vêtements et se glisse entre les draps.

Le voyageur que je pensais être n'est plus qu'un froussard paralysé par la peur, se dit-il.

On frappe à la porte, il se lève précipitamment comme s'il avait commis un acte illégal en se couchant dans le lit. Enveloppé dans le drap, il va ouvrir.

Une vieille Africaine au dos courbé lui demande s'il a quelque chose à laver. Il fait non de la tête. Ne sachant pas comment il est censé se comporter face à une Africaine, il est exagérément poli.

Il ferme les rideaux et retourne se coucher. Un climatiseur se met en marche en râlant. Soudain, il éternue. Mes chaussettes mouillées, se dit Hans, l'humidité que j'ai emportée de Suède. Je ne suis qu'une succession de points faibles, pense-t-il, résigné. L'angoisse est inscrite dans mes gènes. Libéré de la neige tourbillonnante, je vis sous la menace constante d'une perte de mon orientation intérieure.

Pour sortir de son apathie, il décroche le téléphone et appelle le room service. Une voix confuse répond au moment où il s'apprête à abandonner. Il commande du thé et des sandwiches au poulet. La voix répète sa commande et promet de l'apporter immédiatement.

Au bout de deux longues heures, un serveur se présente à sa porte avec un plateau. Démoralisé par l'impression de ne pas exister, même aux yeux du personnel du room service, Hans Olofson a passé ces deux heures à attendre, incapable d'agir.

Il s'aperçoit que les chaussures du serveur sont dans un état lamentable, un des talons est parti, la semelle bâille comme les ouïes d'un poisson. Mal à l'aise quant au montant du pourboire, Hans Olofson donne une somme beaucoup trop

importante, le serveur lui lance un regard étonné avant de se retirer silencieusement.

Hans Olofson s'assoupit après avoir mangé. Quand il se réveille, il fait déjà nuit. Il ouvre la fenêtre et s'étonne que la chaleur soit toujours aussi intense bien qu'il n'y ait plus de soleil.

Quelques réverbères isolés répandent une lumière faible et des ombres noires passent rapidement dans la rue. Le rire d'un être invisible s'élève du parking juste sous sa fenêtre.

Il examine les vêtements dans sa valise, indécis quant à ce qui pourrait bien convenir dans le restaurant d'un hôtel africain. Sans vraiment choisir, il s'habille et cache ensuite son argent dans un trou dans le mur, derrière la cuvette des toilettes.

Il constate avec étonnement qu'il n'y a pratiquement que des clients blancs au bar et qu'ils sont entourés de serveurs noirs, tous avec des chaussures éculées. Il s'installe à une table vide sur une chaise qui est dans le même état que la banquette du taxi. Une armée de serveurs se précipite pour prendre sa commande.

– Un gin tonic, s'il vous plaît, dit-il.

L'air désolé, un des serveurs répond qu'il n'y a pas de tonic.

– Avez-vous autre chose à ajouter au gin ? demande Hans Olofson.

– Des oranges pressées, répond le serveur.

– Ça me va très bien.

– Malheureusement il n'y a pas de gin, dit le serveur.

Hans Olofson commence à transpirer.

– Alors qu'est-ce que vous avez ? demande-t-il avec patience.

– Il n'y a rien ici, répond une voix à une table voisine.

Hans se retourne et voit un homme boursoufflé au visage cramoyi, vêtu d'un costume kaki râpé.

– Il n'y a plus de bière depuis une semaine, poursuit l'homme. Aujourd'hui il y a du cognac et du xérès. Il y en aura encore pendant deux heures, après ça aussi ce sera fini. D'après la rumeur, ils attendent du whisky pour demain.

L'homme envoie un regard courroucé au serveur avant de s'appuyer de nouveau contre le dossier de sa chaise.

Hans Olofson commande du cognac en se faisant la réflexion que l'Afrique semble être un continent où tout s'épuise. Quand il entame son troisième verre de cognac, une Africaine vient s'asseoir à côté de lui et lui adresse un sourire aguicheur.

– Vous voulez de la compagnie ? demande-t-elle.

Flatté même s'il comprend que c'est une prostituée, il se dit qu'elle arrive trop tôt. Qu'il n'est pas encore prêt.

– Non, répond-il, pas ce soir.

– Demain ?

– Une autre fois. Demain je serai sans doute parti.

La femme se lève et disparaît dans l'obscurité derrière le bar.

– Des putes, commente l'homme boursoufflé qui semble veiller sur Hans Olofson comme un ange gardien. Ici elles ne sont pas chères, mais elles sont meilleures dans les autres hôtels.

– Ah bon, répond Hans Olofson poliment.

– Ici elles sont soit trop vieilles soit trop jeunes. C'était mieux organisé avant.

L'homme se tait et se penche de nouveau en arrière en fermant les yeux. Hans Olofson ne saura pas en quoi consistait l'organisation d'avant.

Dans la salle de restaurant, il est immédiatement entouré d'autres serveurs et il note qu'ils ont tous des chaussures en mauvais état. L'homme qui lui apporte une carafe d'eau n'a pas de chaussures du tout. Hans Olofson regarde ses pieds nus.

Après une longue hésitation, il commande de la viande

mais, au moment où on lui apporte son plat, il est saisi d'une diarrhée aiguë. Un des serveurs s'est aperçu qu'il n'a pas touché à son assiette.

– Ce n'est pas bon ? s'inquiète-t-il.

– Je suis sûr que c'est excellent. Mais mon estomac me joue des tours.

À son grand embarras, il voit accourir les serveurs.

– Le plat est parfait, assure-t-il, mais pas mon estomac.

Incapable de se retenir plus longtemps et terrifié à l'idée de ne pas réussir à regagner sa chambre à temps, il quitte la table précipitamment, sous les regards étonnés des autres clients.

Devant l'ascenseur, il s'aperçoit avec stupeur que la femme qui s'était proposée pour lui tenir compagnie tout à l'heure sort du restaurant avec l'homme en costume kaki qui lui avait déconseillé les prostituées de l'hôtel.

L'ascenseur monte avec une lenteur désespérante. Dans la cabine, il fait dans son pantalon. Ses matières fécales coulent le long de ses jambes et répandent une odeur épouvantable. Quand il traverse le couloir de son étage, il entend un homme rire derrière une porte fermée.

Dans la salle de bains, il ne peut que constater le désastre. Il s'allonge sur son lit en se disant que la tâche dont il s'est chargé est aussi impossible qu'inutile. Sur quoi s'est-il fondé pour prendre sa décision ?

Son portefeuille contient l'adresse à peine lisible d'une mission située dans le haut Kafue. Il n'a aucune idée de la manière dont il pourra s'y rendre. D'après les renseignements obtenus avant son départ, il existe un train pour la province du Copperbelt.

Et après ? Deux cent soixante-dix kilomètres dans un paysage désertique sans route ?

À la bibliothèque de son village natal, il a appris que certaines zones du pays où il se trouve actuellement sont impra-

ticables pendant la saison des pluies. Mais la saison des pluies c'est quand ?

Comme d'habitude, je suis mal préparé, se dit-il. Mon équipement est insuffisant, ma valise a été faite à la hâte. Quand je commence à élaborer un plan, il est déjà trop tard. J'avais envie de connaître la mission où Janine n'a pas pu se rendre avant sa mort. J'ai repris son rêve au lieu de m'en bâtir un moi-même...

Hans Olofson finit par s'assoupir, il dort mal et se réveille à l'aube. À travers la fenêtre de l'hôtel, il voit le soleil s'élever au-dessus de l'horizon. Une gigantesque boule de feu. Des ombres noires passent dans la rue. L'odeur des fleurs de jacaranda se mêle à celle des feux de bois. Des femmes avec de gros baluchons sur la tête et des enfants attachés dans le dos marchent vers une destination qu'il ne connaît pas.

Sans que ce soit vraiment une décision, il va continuer, vers Mutshatsha, vers l'endroit où Janine n'a pas pu se rendre...